

Retour à l'essentiel par des photos qui prennent aux tripes

ULİSfotoFest a commencé en bénéficiant notamment du soutien d'organisations internationales. Les photos de Silva Bingaz, qui a utilisé près de d'un millier de pellicules depuis 2002 dans le cadre de son projet intitulé "Kıyı" (en français : "Le Rivage"), sont exposées dans le cadre du festival.

La semaine dernière, İstanbul a accueilli un nouveau festival. ULİSfotoFest, lancé avec le soutien d'organisations internationales, propose des expositions de photographes venus des quatre coins du monde, des projections de films et des tables rondes. Parmi les thématiques abordées par le festival, qui porte pour cette première édition le titre "Il pleut des photos dans la ville", figurent la ville et l'urbanisation, ainsi qu'un des problèmes croissant dans le monde : l'eau.

Le festival expose des clichés pris par Silva Bingaz dans le cadre de son projet "Kıyı" ("Le Rivage"), pour lequel la photographe a utilisé près d'un millier de pellicules depuis 2002. Nous sommes donc partis en voyage, nous aussi, vers les rivages de Silva Bingaz. Nous avons commencé par le bord de mer, pour continuer ensuite vers des photos témoignant à la fois de la légèreté et de la pesanteur de l'existence.

Comment le projet "Le Rivage" a-t-il commencé et comment a-t-il évolué?

S. BİNGAZ – En 2001, je prenais en photo les reflets des gens dans la mer et les flaques d'eau à Yeşilköy, sur le littoral (au bord de la Mer de Marmara). J'avais pris l'habitude de marcher en regardant le sol, accompagnée par une certaine tristesse due à disparition des vieilles maisons et des vieux jardins en raison des changements subis par le quartier en termes d'urbanisme. Le nouveau plan de développement urbain avait amené avec lui un bord de mer nouveau, créé par remplissage. La nouvelle réglementation a rattaché Yeşilköy à la métropole İstanbul, et des flots entiers de gens ont accouru des quartiers environnants pour remplir ce nouveau bord de mer artificiel.

Quant à moi, j'ai commencé à prendre des photos de ces gens à partir de 2002. Mon objectif était de recréer le port construit en montrant sa face cachée. Les trois premières années, je n'ai d'abord photographié qu'à Yeşilköy, ensuite, j'ai continué sur d'autres bords de mer. Par conséquent, "Le Rivage" a dépassé l'histoire du rivage de Yeşilköy. Durant ce processus, j'ai commencé à rendre la notion de rivage abstraite et à la transformer en celle d'un rivage de l'existence. Et lorsque l'on interroge les casse-tête les plus simples, les plus essentiels et les plus instinctifs de l'existence, les barrières spatiales n'ont plus de sens...

Qu'entendez-vous par "les casse-tête les plus essentiels et les plus instinctifs de l'existence"?

S. BİNGAZ – Les formes les plus simples d'existence génèrent des casse-tête. Nous en acceptons de nombreux tout naturellement. Par exemple, le combat des deux sexes pour

exister, l'un face à l'autre. Le faible sens du partage chez l'être humain, le fait que nous vivions avec un sentiment d'immortalité alors que nous connaissons l'existence de la mort. Et puis surtout, le casse-tête du bonheur et du malheur. Que le bonheur soit identifié à la réussite constitue en soi un casse-tête. Et c'est là également en particulier le centre des relations homme-femme. Le bonheur s'identifie à la réalisation des volontés : lorsque tu as faim, tu manges, lorsque tu as besoin de sexe, tu combles ce besoin. Les casse-tête apparaissent car, dans la vie, même les volontés les plus simples ne peuvent se réaliser seul.

Quel rapport avec "Le Rivage"?

S. BİNGAZ – Lorsque je finalisais "Le Rivage", je suis partie des formes d'existence les plus instinctives: celles des animaux, des femmes et des hommes. Prendre des photos au bord de la mer m'aidait beaucoup parce que c'est un lieu plus naturel, où les gens sont plus à leur aise, plus nus, où leurs vêtements et leurs statuts sont moins flagrants. Dans ces conditions, on parvient à atteindre un point plus essentiel. Photographier les hommes m'a paru intéressant, car leurs réactions étaient fonction du fait qu'une femme les prenne en photo. Comme si la nature les avait rendus plus doux, et qu'ils ne regardaient plus la femme depuis leur posture habituelle.

Avant "Le Rivage", vous preniez des photos de femmes, non?

S. BİNGAZ – Oui, c'est vrai, avant "Le Rivage", je photographiais des femmes. Et je dois dire aussi que les hommes, je les ai photographiés tels que je voudrais les voir. Là aussi, il y a un point de vue féministe. J'ai voulu les montrer, non pas avec leurs tenues d'apparat ou leur pouvoir, mais avec leur force d'attraction la plus basique et leurs sentiments animaux. J'ai voulu montrer plutôt des hommes pleins d'amour, des hommes ressentant du désir, des hommes dans l'expectative.

Dans vos photos, il y a donc eu les femmes, puis les hommes. Est-ce qu'ensuite ce processus a influencé votre manière de photographier les femmes?

S. BİNGAZ – Au cours du projet "Le Rivage", il m'a été plus difficile d'accéder aux femmes, surtout en Turquie. J'ai eu plus de difficulté à photographier les femmes que les hommes. J'ai découvert le fait que les femmes ne savaient pas être naturelles. Elles cherchaient à se présenter comme des mannequins, même sous le soleil. Il s'agissait de femmes des temps modernes. Comme si les hommes, eux, symbolisaient plutôt quelque chose du passé...

Sur quel rivage vous avez-vous l'impression de vous situer? Dans le contexte de changement social que nous vivons actuellement ou bien dans un contexte d'évolution personnelle?

S. BİNGAZ – Le temps passe très vite en Turquie, on croirait que la vie nous échappe, nous glisse sous les pieds. En fait, le rivage sur lequel je me sens vivre actuellement semble me contraindre à vivre comme une nomade, alors même que mon lien avec la vie sédentaire

est extrêmement fort. Au début du projet "Le Rivage", je me sentais incroyablement sédentaire. Comme si j'allais éternellement habiter à Yeşilköy, passer devant les mêmes lieux et marcher dans les mêmes rues... Mais après, je me suis rendu compte que si je continuais à être photographe, il serait indispensable d'être quelque peu nomade aussi.

L'effet des événements politiques aussi est très important... L'atmosphère politique du pays me confère un sentiment de perte de ma propre sédentarité...

Avant, cela ne me préoccupait pas que ma plaque soit visible (Silva Bingaz est également dentiste, elle fait allusion à la plaque de son cabinet dentaire), maintenant si.

Je me promène en regardant autour de moi et en me demandant si ici, dans 50 ans, nous existerons toujours ou non. Ma famille, mes proches, nos discussions... Bien-sûr, on mène une vie normale, rien ne manque, mais tout de même, je me demande : "Est-ce que, dans un an, nous revivrons ce printemps étincelant? Est-ce que ta maison sera encore là ou non? Est-ce que tu pourras encore exercer ton activité, ou bien est-ce qu'il risque de t'arriver quelque chose à cause de ce que tu as dit?"

Ces temps-ci, les gens sont soumis à une pression continue du fait de la crise, mais évidemment, ceux qui sont originaires de l'Ouest du pays et qui sont compatibles avec l'autorité politique se sentent certainement des plus stables et des plus tranquilles...

Pourquoi prenez-vous des photos?

S. BİNGAZ – J'aime bien ouvrir les boîtes qui se trouvent devant moi. Au moment de l'ouverture, je ressens un sentiment incroyable d'enthousiasme à l'état pur. C'est pareil au moment de prendre une photo. C'est une sorte de sentiment amoureux, en fait.

Il y a peut-être une souffrance que vous avez à raconter, alors?

S. BİNGAZ – En fait, je pense que le malheur est quelque chose de plus profond et je crois aussi qu'il est explicable. Le bonheur est un résultat, il serait vain de l'analyser. Le malheur lui est plus profond, plus complexe. Montrer cette complexité, montrer par ailleurs ces espèces de choses dérangeantes, ce qu'il y a de terrible. D'après moi, dans une bonne série de photographie, il est inconcevable de ne pas retrouver quelque chose d'affreux et de dérangeant.

Je saisis bien pour ce qui est de déranger, mais en quoi le côté terrible est-il nécessaire?

S. BİNGAZ – Est-ce que vous pouvez imaginer une photo dérangeante qui ne soit pas terrible? Les tabous sont le puits le plus profond du malheur... Le sentiment de solitude, créé par le système... Ce sont les choses qui ne veulent pas se montrer qui sont dérangeantes.

Où est-ce que vous avez pris les photos du projet "Le Rivage"?

S. BİNGAZ – À Yeşilköy, à Assos, à Imbros, à Marseille, à Gökova, à Burgazada... Imbros par exemple m'a fait l'effet de la boîte de Pandore, c'était très dur. C'est la

raison pour laquelle que je n'ai choisi qu'un seul cliché de cet endroit pour l'exposition.

Pourquoi?

S. BİNGAZ – Je connaissais déjà Imbros, mais je ne savais pas que la vie y était si dure. J'y étais même allée en vacances, en plus... D'un côté les gens s'amuse, d'un autre côté, on voit des immeubles délabrés, des maisons et des villages abandonnés... Et puis... On a transformé une île de dix-mille habitants en une prison ouverte... Et le tout, sans être en mesure d'empêcher les détenus de s'en prendre à la population... Le pire, c'est qu'on a appris a posteriori que le propriétaire d'un restaurant qu'on fréquentait était un détenu. Je dois avouer que la situation m'a beaucoup effrayée, j'ai eu l'impression d'être aux prises avec des dilemmes dignes seulement de héros sortis des œuvres de Dostoïevski. De fait, j'ai commencé à avoir le sentiment que je marchais pour ainsi dire dans la combine et que j'en tirais profit. J'avais fini par prendre l'habitude de demander aux gens s'ils étaient originaire de l'île ou non, même lorsque je faisais les courses. J'étais très préoccupée. Sur la seule photo de là-bas que j'ai exposée cette fois, on voit des intestins de mouton et du sang qui coule sur une branche fine, laquelle apporte une touche esthétique à la photo. Un peu comme sur cette île : c'est comme si on ne faisait pas fuir les gens directement de là-bas, mais que leur départ se produisait tout de même, comme "ornementé" par cette idée de prison ouverte...

Il y a aussi une photo de femme sans tête dans l'exposition...

S. BİNGAZ – Oui, et on y voit des coquelicots éclos à l'emplacement-même de ses organes génitaux. C'est une photo qui symbolise la sexualité féminine. Avec cette représentation sans tête, j'avais pour but de dévoiler une forme d'existence de la sexualité féminine. On peut l'interpréter autrement, mais pour moi, la représenter sans tête ne signifie pas que la femme n'utilise pas son cerveau lorsqu'elle s'efforce de se réaliser elle-même et de vivre sa sexualité. Elle essaie seulement de dissimuler sa tête, de la tirer vers son for intérieur. En fait, ce cliché-la, plein de questionnements, m'a beaucoup plu. Je l'ai pris à Burgazada, dans la partie de l'île qui a brûlé.

Les travaux de Silva Bingaz "Modern Zamanların Eva'sı" ("L'Ève des temps modernes") et "Beyan Projesi" ("Projet Annonce") – qui inclut les photos d'une femme irakienne réfugiée, seront exposés dans un festival en Pologne, avec les travaux d'autres jeunes photographes européens. Après la Pologne, l'exposition déménagera à Paris, puis à Séville, en Espagne.